

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'autre Adolphe

Jacques Brault

Volume 26, numéro 4 (154), août 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30796ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, J. (1984). L'autre Adolphe. *Liberté*, 26(4), 124–130.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Ô SAISONS, Ô CHÂTEAUX

JACQUES BRAULT

L'AUTRE ADOLPHE

Hélas! je n'irai pas, très chers, vous rendre visite en ce lieu impossible où vous passerez vos vacances. L'endroit, m'assure-t-on, n'est accessible que par avion. Je ne veux pas en savoir davantage; coupons les gaz. Bien qu'aujourd'hui je sois d'humeur chicanière et ratiocinante, je me sens à votre égard d'une entière bonne volonté. Mais qu'y puis-je si mon complexe d'Icare ne désarme pas? Bref, la machine volante et moi, nous nous détestons. Et quand j'écris «volante», c'est par un accès d'indulgence. La moindre mouche et le premier moineau venu crouleraient de rire en apprenant que nous osons leur comparer nos projectiles réactionnaires. Il y a certes des gens qui prennent l'avion aussi souvent et facilement qu'un cachet d'aspirine. Ils se casent dans une espèce de cigare ailé, se ligotent, s'envoient dans les nuages, puis s'occupent ou se désoccupent pour se retrouver ailleurs, inchangés. Les rares fois où j'ai dû m'enfourner dans un obus aéroplanant, j'ai invoqué tous les saints du calendrier (je possède un calendrier de cent ans), j'ai multiplié les oraisons jaculatoires, j'aurais bien allumé quelques lampions, mais le règlement et un certain sourire des hôtesses l'interdisaient. On a heureusement inventé une saine distraction pour les paniquards aériens. Lors d'une traversée plutôt pénible de l'Atlantique, j'ai par miracle réussi à m'absenter dans un film. Cette nuit-là, donc, je contemplais

par le hublot les énigmes de l'univers tout en surveillant du coin de l'œil un moteur qui me semblait mal accroché, quand on nous annonça la projection du fameux *Cabaret* de Bob Fosse. Une histoire d'amour en Allemagne dans les années folles (vous connaissez une année sage?), entrecoupée de scènes de music-hall, je n'allais pas rechigner à cela, d'autant moins que peu à peu je dérivais loin de mes craintes aériformes. Peu importe l'anecdote du film; ce qui compte, c'est le subtil mélange de lourdeur et de légèreté que le réalisateur a concocté. Mon angoisse flottait, indécise, entre la stupeur et l'amusement. Ces images formaient-elles un véritable signe avant-coureur du fascisme? Et je songeais en filigrane que l'année de ma naissance projetait sur moi l'ombre d'Adolphe, non pas celui qui ressemble comme un frère jumeau à Benjamin Constant, mais l'autre, le responsable de *Mein Kampf* et de tout le reste.

Vous connaissez mon amour du cinéma. La *camera oscura* tient à mes yeux de la chambre d'enfance et de la caverne de voleurs. Les surprises y viennent par des chemins de traverse et parfois créent des peurs délicieuses qui ont une vertu homéopathique. Dans ma fusée ronronnante, cependant, le spectacle se déroulait, mêlant à la fiction des aspects peu ragoûtants de notre histoire. Sommes-nous vraiment ainsi? *Cabaret* me renvoie aux *Damnés* de Visconti puis à *Lacombe Lucien* de Louis Malle, puis... mais je ne vais pas vous dresser un catalogue, très chers, qui nous éloignerait de notre sujet. Celui-ci tolère mal la plaisanterie et la désinvolture. On comprend que le *Dictateur* de Chaplin ait pu en son temps donner à rire; on ne prévoyait pas l'indicible qui allait ravager la face du monde. Pourtant, nous avons vite affadi le sulfureux, banalisé l'inimaginable. L'épithète «fasciste» se lance pour un oui ou pour un non; la torture systématique ne connaît plus de frontières. Adolphe doit ricaner dans son pourrissoir. Ainsi ruminais-je en attendant que l'avion pique du nez vers Paris.

Toute descente me rappelle une montée. Un hiver, le téléphérique du mont Blanc m'en fit voir de

toutes les nuances. Nous étions une dizaine, encagés comme les fauves débonnaires d'un zoo, à nous balancer entre l'effroi et l'hébétude, regardant l'Aiguille du Midi qui pointait vers un ciel aussi vide que l'était alors ma tête. Je m'agrippais à la barre d'appui et me maudissais à voix basse d'aller si haut pour la satisfaction de regarder d'innombrables pics pointant vers un ciel plus vastement vide. Si je tente aujourd'hui de rassembler les éléments d'une pensée confuse, c'est sans doute par un curieux transfert: l'état d'irréalité où m'immerge l'avion me semble du même acabit que l'irrationnel de l'idéologie fasciste. Pourquoi? Un pseudo-philosophe italien, Gentile, me fournit un début de réponse en affirmant que la communauté est immanente à l'individu et qu'elle constitue sa loi. Tout fuselage aérolithique m'emportant dans son ventre me donne la sensation d'être réduit à l'état d'humanoïde dissocié, d'être le jouet d'une fantasmagorie sadique et forcément régressive. Un psychanalyste qui voulait féroce ment mon bien m'a jadis conseillé de suivre des cours de pilotage. C'est, paraît-il, infaillible contre le mal de l'air. J'ai choisi d'endurer mon aéro phobie et de feuilleter un album sur les aviateurs célèbres. Ces considérations en chute libre ne règlent pas le problème du fascisme; car problème il y a. Toute adhésion d'un groupe social à quelque maître sauveur ou chef charismatique, tout consensus inconditionnel plus ou moins fantasmé, toute exaltation nationaleuse du sang et du sol, et jusqu'à l'absurde notion d'inconscient collectif, tout ce magma baragouineur, dès que nous y cé dons, nous sommes mûrs pour le grand envol vers la fasciation. Bon. Permettez, très chers, que j'atterrisse en lieu sûr. Reconnaissons le terrain. Le fascisme représente une constante tentation. L'exaspération nazie n'a-t-elle pas voilé ce qu'il y a de persistant dans ce phénomène presque impensable? Comment un esprit raffiné comme Brasillach (un exemple parmi plusieurs) pouvait-il écrire en 1942: «Péguy n'était malheureusement pas raciste, en théorie du moins»? La peste brune a reçu les plus hautes cautions. Même la

République rêvée par Platon prônait un Etat fort, autoritaire, capable de «garantir à l'humain tout entier son développement dans une discipline consentie». Quant au totalitarisme contemporain, nous le connaissons *ad nauseam*. L'irritante question nous dévisage: sommes-nous toujours en instance de fascisme? Vous croirez que j'y vais un peu fort. Peut-être.

Ce matin gris et fermé où on m'expédia comme un colis à l'hôpital me revient en mémoire; c'est pour moi une mise en garde qui est de saison. Parce que j'éprouvais des troubles d'équilibre et que j'avais l'allure d'une poule effarouchée, on s'émut de compassion (*sic*) et on décida de me soumettre au test de l'encéphalogramme. Il s'agissait, me raconta pour me rassurer un spécialiste ès boîtes crâniennes, de vérifier sicientifiquement si par hasard je n'entretenais pas dans mes cervicales circonvolutions quelque petite tumeur sournoise et teigneuse. Le cliquetis de mes dents m'empêcha d'entendre la suite. Après la vingtième épingle fichée dans ma tête, il me semblait être une figurine de vaudou, j'étais aussi prêt à tout avouer, à désavouer mes aveux, et quand on me tint les yeux ouverts de force alors qu'un stroboscope me faisait face, je jurai intérieurement de me convertir à n'importe quelle lâcheté pourvu que cessât le supplice. Je n'ai certes de courage que surréaliste; je ne suis pas du bronze dont on fait les statues héroïques. De l'épreuve je sortis plus vertigineux que jamais et avec une démarche de dindon plumé.

La réalité commune baigne dans le clair-obscur. *Le Chagrin et la pitié*, cette chronique impitoyable de l'Occupation, mettait en relief l'ambiguïté de la conscience même quand elle est aux prises avec des situations-limites. Ce n'est pas une affaire d'intelligence, d'imagination, de sensibilité, c'est une affaire, disons-le net, de goût du pouvoir. L'humain, dans son envie de voler, a omis de s'arracher à son désir de domination. L'aéroplane n'accroît pas ma peur de la mort brutale, il me procure la fausse griserie de l'apesanteur, du délestage; il me fascine. L'engin n'y est

pour rien. Tout prétexte est bon pour se laisser glisser de la fascination à la fascisation. C'est le coup du parachute. On tombe de haut sans tomber, on se prend, sinon pour un aigle, du moins pour un aérostat. Les autres se rapetissent à l'aune de cette démesure. J'exagère à peine. On ne compte plus les dénonciations publiques et applaudies de l'intime, de la nuance, du particulier, comme s'il s'agissait de tares socio-politiques. Comme si la confusion du privé et de l'administratif n'était pas à l'origine, partout, de la tyrannie. Et qui n'a pas entonné son petit couplet à la gloire de «l'esprit d'équipe», de «la restauration nationale», de «la naissance d'un type humain nouveau»? Mais ne concluons pas trop vite.

Un jour qu'on m'avait catapulté vers l'Ile-du-Prince-Edouard et que mon cerf-volant faisait des sauts de puce de trou d'air en trou d'air, ce jour où comme les autres voyageurs j'étais grégarisé, agglutiné au bon vouloir et aux capacités d'un anonyme aéronaute, je repassais simultanément sur mes paupières baissées deux films qui contrastent par la manière et le propos: *Nuit et brouillard* et *Portier de nuit*. L'un montre la bêtise broyeuse à l'oeuvre; l'autre illustre les étapes du pire des envoûtements. Nous y sommes partie prenante. Le psychopathe Adolphe n'a rien inventé. Et le *Salo* de Pasolini, faisant la part belle (hum...) à la coprophagie, nous met le doigt dans l'oeil (soyons polis) en nous persuadant (?) qu'un spectacle dégoûtant nous dégoûtera d'une anomalie. Comme si les exécutions capitales présentées au public pendant des siècles avaient diminué le nombre des assassins. Au contraire, la fascination morbide emprunte les voies les plus imprévues. Vous protesterez, très chers, que depuis tout à l'heure je m'alourdis sur une cause entendue; que vous me préférez papillonnant plutôt que prédicateur. Je voudrais bien voleter au-dessus du borborygme, me donner les gants d'une élégante moquerie. C'est impossible. Je viens tout juste de relire Georges Bataille: «S'excluant de l'humanité, Sade n'eut en sa longue existence qu'une occupation... celle d'énumérer jusqu'à

l'épuisement les possibilités de détruire les êtres humains, de les détruire et de jouir de la pensée de leur mort et de leur souffrance». Cela, sous diverses formes, est de tous les jours. On commence par vider l'autre de sa différence, donc de sa substance, puis on l'écrase, on l'aplatit, on le roule et on le met aux rebuts comme un tapis usé. Symboliquement, dans la plupart des cas. L'horreur bestiale nous saute à la gorge et nous étouffe d'indignation. La tricherie par laquelle une croyance fanatisée se défoule en annulant l'altérité gênante passe d'ordinaire inaperçue. La tentation fasciste est là, et elle ne relève aucunement des morales traditionnelles. J'évoque parfois, pour moi seul, la belle et triste figure d'Unamuno. Les franchistes, au début de la guerre d'Espagne, lui crachèrent au front ce slogan insensé: *Viva la muerte*. Don Miguel hocha la tête d'incrédulité. Il rentra chez lui, mit ses affaires en ordre, se coucha et se laissa doucement mourir. Quelle place y a-t-il en notre monde pour qui se refuse à être dominé ou dominant? Telle est sans doute la racine psychique de mon amour du cinéma: la salle obscure m'est rassurante, et en même temps elle m'offre la possibilité d'une émancipation imaginaire, hors de proportions, jusqu'à la perte du moi omnipotent. Spectateur engagé dans le spectacle, je me déplace et me multiplie, je me déracine et me déporte, j'échappe à la totalité, je me dérobe au pouvoir. Illusion, mais porteuse d'un gage sans prix. «La liberté n'existe et ne se manifeste que par le dédain incessant de ses propres oeuvres; elle périt dès qu'elle s'adore.» Proudhon dit vrai. Mes expériences de jeunesse comme peintre en bâtiments ont pris fin de façon abrupte après que le patron m'eut commandé de peindre les fenêtres d'un quatrième étage. L'astuce tenait à ceci: une planche étroite allait d'un balcon à un autre balcon; là-dessus je devais poser mes grosses bottines et, empoignant le pinceau à deux mains, je barbouillais les encadrements, les vitres, les briques, tout ce qui semblait offrir une adhésivité salvatrice. L'aventure me laissa longtemps vert de terreur et de peinture. Depuis, ma liberté ne perche pas

bien haut.

Vous devinez, très chers, pourquoi je cultive avec soin mes petites phobies, sur terre comme dans les airs, me gardant ainsi de la haine dominatrice et dévastatrice qui enivre autant que son envers, l'amour possessif. Attitude peu glorieuse, j'en conviens, mais qui permet de vivre et surtout de laisser vivre. Qui se suicide à cause de son rhumatisme? Cette maladie chronique avive l'amitié du temps; on devient un vrai baromètre, les voisins consultent: mettra-t-il son imperméable? emportera-t-elle son parapluie? Quand on rayonne, les autres sont assurés que demain sera jour de soleil. On ne collabore plus au travail de la mort, on ne s'invente plus de nécessité fatale. Les avions continuent à fuser partout. Et certaines gens à souhaiter quelque solution définitive. Mais pour l'heure, homme du quotidien je demeure, attentif à ne pas saccager mes contradictions, et naïf dans la désillusion puisque n'ayant plus guère de mots ni de pensées, n'ayant plus que vous, très chers, je médite la possibilité d'aller vous rendre visite en mongolfière.